

**Laurent Legrain**, *Chanter, s'attacher et transmettre chez les Darhad de Mongolie*, Paris : Centre d'études mongoles et sibériennes – École Pratique des Hautes Études, collection Nord-Asie, 2014, 394 pages.

*Recenseur : Arthur Floret*  
*Université de Nice Sophia-Antipolis*

Laurent Legrain invite à commencer son ouvrage en troisième de couverture, avec un CD de chants darhad de toute beauté collectés sur ses terrains de recherche du nord de la Mongolie, et rien de moins que les plus anciennes archives du genre enregistrées en 1935 à Moscou, qui nous transportent immédiatement dans un univers sonore complexe et envoûtant.

Son texte, pour le reste, prolonge le plaisir de l'écoute par la fluidité de son style, la précision de son écriture, et par une multitude d'éclairages linguistiques, de notes personnelles, de retranscriptions d'entretiens, de couplets de chansons, et de fragments de mémoire qui animent la narration et en font une véritable partition.

Avec une « ouverture » joliment intitulée « Sur les berges de la châtoyante Šišged », deux parties qui se font écho, et un « coda » au final assez dramatique, on ne s'y trompe d'ailleurs pas : c'est d'abord l'œuvre d'un passionné des sons et des mots que l'on a entre les mains.

C'est aussi, à n'en pas douter, celle d'un fin connaisseur de la Mongolie. Les quelque dix années sur lesquelles s'étale son travail, les sommets qui l'ont porté sur les fonts baptismaux du club restreint des mongolisants (R. Hamayon, C. Humphrey, I. Bianquis, J. Legrand, etc.), les vingt mois passés au sein d'un réseau de familles darhad en diverses locations, enfin la très détaillée revue de littérature spécialisée en langue mongole, tout cela donne une indéniable légitimité à son ambitieuse thèse.

Car c'est bien à une thèse ambitieuse que l'on s'attelle ici, et non à une simple ethnographie descriptive, ou à « cette manie de faire des "sonorités" de la musique le porte-drapeau des combats identitaires... » (p. 361), d'essentialiser, par des « analyses formelles », un art musical splendidement isolé, fût-il le produit d'un groupe ethnique minoritaire et enclavé.

L'auteur nous propose plutôt une « épistémologie acoustique » pan-mongole, dont il tire l'inspiration de l'usage du mot *duu*, qui traduit à lui seul les termes « son », « voix » et « chant », trois dimensions entre lesquelles circulent « toutes les sonorités qui éveillent le sens de l'audition » (p. 19) – entendez : tout sauf le bruit.

Ce « continuum sonore » est un univers sans limites et potentiellement expansif, puisque n'importe quel événement sonore y amène à s'intéresser, bien au-delà de l'émetteur seul, à « des objets larges aux frontières mouvantes » (p. 189), à faire appel à des registres sociaux et émotionnels très variés.

Laurent Legrain emprunte à la sociologie un concept relativement nouveau pour expliquer comment, en tout point d'entrée de ce continuum, ce surcroît d'attention provoqué par un événement idem sonore active une chaîne relationnelle entre les sonorités elles-mêmes, et entre les sonorités et « ... les perceptions, représentations et pratiques qui leur sont associées » (p. 231) : celui de l'attachement (Hennion 2004 ; 2007 ; Hennion et Teil 2005).

S'il y a de l'amour dans l'attachement, comme il y a de l'habitude, une éducation préalable, le poids des institutions, là n'est pas l'essentiel :

« S'attacher à un objet, c'est devenir de plus en plus sensible aux fines différences (Latour 2000 : 195) qu'une attention, collectivement façonnée, entretenue et équipée cible de mieux en mieux. Il s'agit là de la pierre angulaire de mon argument. » Ibid: p. 17.

Quoiqu'il soit évident que l'humanité entière chante, et qu'elle soit « attachée » à ses chants, Laurent Legrain démontre de manière convaincante, certainement à travers les trois premiers chapitres de son ouvrage, en quoi cet attachement, ce continuum sonore avec ses « médiations », ses « opérateurs d'inclusion », ses mécanismes de transmission, bref, cette « épistémologie acoustique » que nous évoquons plus haut, relève d'une mécanique complexe et propre au monde rural mongol.

Après un avant-propos et une introduction présentant brièvement les étapes de sa recherche, le cadre théorique employé, et le plan de sa démonstration, le chapitre 1 nous plonge ainsi géographiquement et historiquement dans « le pays du milieu de la taïga », le bassin darhad, et illustre, à travers la constitution et l'usage de leur répertoire de chants courts, quels sont les traits distinctifs que les Darhad revendiquent, en tant que tels, par rapport aux autres Mongols, et comment ils se perçoivent eux-mêmes entre eux en fonction de leur lieu et de leur mode de vie.

Les chapitres 2 et 3, quant à eux, poursuivent cette logique en abordant plus en profondeur la période charnière du régime socialiste (1921-1991) dans l'émergence, dans l'ensemble de la Mongolie, d'un monde de l'art adossé à un maillage institutionnel mobilisant de nombreux citoyens. La définition des particularismes locaux y trouve largement sa genèse, mais centraux surtout sont la construction des « figures exemplaires », ces chanteurs issus du peuple qui incarnent à la fois une certaine vision du passé et le projet d'une société nouvelle, et « ... l'incroyable enchevêtrement des fils qui lient, tous à leur manière, un répertoire et une population » (p. 139), dont il nous est donné des exemples éclairants.

Les chapitres 4, 5 et 6 illustrent plus spécifiquement les mécanismes à l'œuvre dans la transmission des attachements : à travers les fêtes cérémonielles, avec la « fertilisation croisée » qui s'y produit entre artistes ; avec la formulation des contours du continuum sonore, par exemple dans l'usage de la langue en lien avec l'écoute et l'imitation de la nature ; et, enfin, aux âges de l'enfance, avec les responsabilités liées à la supervision des troupes et les classes de musique à l'école. Leur déroulement nous semble cependant moins aisé à suivre, quoiqu'il satisfère d'autres lecteurs, puisqu'à l'anthropologie historique de la première moitié de l'ouvrage, très riche, succède dans cette seconde partie une approche phénoménologique fondée sur des « vignettes ethnographiques » beaucoup plus étirées dans leur développement, et dont on perçoit mal, parfois, le caractère généralisable, quoique l'auteur anticipe les critiques dans sa conclusion.

Le « coda », en fin d'ouvrage, propose pour sa part un retour synthétique sur les chapitres précédents, avant que l'auteur n'y lance « une question provocante » (p. 358) qui

mène à une forme de manifeste très inattendu et à des explications sur son positionnement théorique.

Le lecteur, qui s'apprêterait à se plonger dans ces pages, s'arrêtera peut-être, à l'occasion, pour souhaiter une démonstration plus dense à mesure qu'il approche du cœur de la thèse – le changement d'échelle du local au global, de l'objectif au subjectif –, des chapitres et des sous-chapitres mieux agencés entre eux et aux titres plus évocateurs, ou, encore, moins d'emphase sur certains « outils d'intelligibilité », comme « l'idéal type Jaroslav » ou « le tunnel sous l'Histoire », qui font l'effet de grands coups de cymbales dissonants, malgré leur pertinence heuristique. Au final, cependant, il fera une plongée immersive quasi sensorielle dans la fascinante culture rurale mongole et donnera, certainement, crédit à Laurent Legrain d'avoir, avec cet objet littéraire et anthropologique éminemment original, proposé de révolutionner notre regard sur les chants « traditionnels », et, plus largement, sur qui nous « attache » à notre patrimoine immatériel.

## Bibliographie

- Hennion, Antoine et Geneviève Teil, 2005. « Le goût du vin. Pour une sociologie de l'attention », In Véronique Nahoum-Grappe and Odile Vincent, (dir.), *Le goût des belles choses : ethnologie de la relation esthétique*, p. 111–126. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Hennion, Antoine, 2004. « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés* 85 (3) : 9–24. <https://doi.org/10.3917/soc.085.0009>.
- . 2007 (Original work published 1993). *La passion musicale : une sociologie des médiations*. Paris : Métailié.
- Latour, Bruno, 2000. « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement », In André Micoud & Michel Peroni (dir.), *Ce qui nous relie*, p. 189-208. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
-